

Le temps d'une dialyse

Journée mondiale du rein Atteint d'insuffisance rénale, Heinz Aemmer passe trois matinées par semaine à l'hôpital pour nettoyer son sang. Dans l'attente d'une greffe, le citoyen de Renan fait preuve d'optimisme.

Emile Perrin

Ce jeudi 14 mars est synonyme de Journée mondiale du rein. Heinz Aemmer ne passera pas par la case dialyse. Le citoyen de Renan de 72 ans se rend pourtant trois fois par semaine à l'hôpital de Saint-Imier pour suivre ce traitement. «Je viens les lundis, mercredis et vendredis matin», indique-t-il.

Nous le rejoignons, ce mercredi. Confortablement installé sur son lit, Heinz Aemmer nous accueille avec diligence. Deux aiguilles sont plantées dans son bras droit. Son sang est extrait par l'une d'elles. Il suit un parcours qui le nettoie, au travers d'un appareil, avant d'être réinjecté, propre, dans son corps. Ils sont trois à suivre le même traitement simultanément. Les moniteurs bipent de temps à autre, les infirmiers veillent à ce que tous les paramètres demeurent corrects.

”

Tous les matins, je me lève. C'est une chance. Certaines personnes souffrent beaucoup plus que moi.

Heinz Aemmer
Patient en dialyse

Face à la montagne de l'Envers, cet ancien confectionneur de bracelets en cuir pour montres – «on pourrait dire que j'étais maroquinier, mais si l'on m'avait demandé de fabriquer un sac à main, cela aurait été invendable», rigole-t-il – est posé, serein, pour évoquer son traitement. «C'est quelque chose

de méconnu. Peu de gens savent réellement ce qu'est une dialyse», entame Heinz Aemmer.

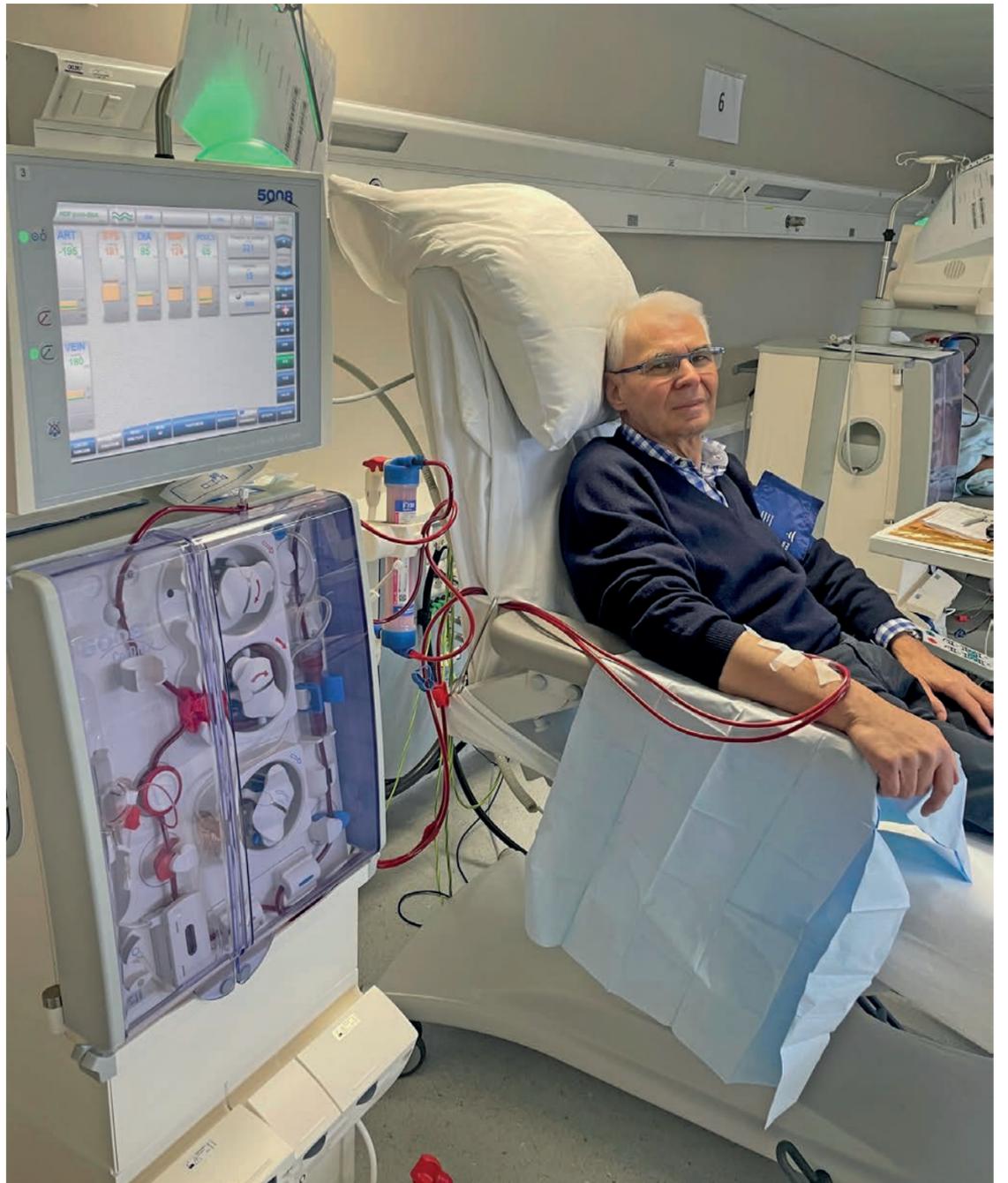
Pour tous ceux qui n'ont pas un proche dans cette situation, l'acte s'apparente à quelque chose de très lourd. «Je ne le vis pas comme ça», coupe le retraité. «Je suis quelqu'un de positif et d'optimiste. Cela fait 30 ans que je sais être atteint d'une insuffisance rénale. Je l'ai découverte lors d'analyses effectuées en préambule d'un traitement contre le rhume des foies que je souhaitais suivre. Depuis, je prends des médicaments pour stabiliser la maladie. Le déclin des fonctions rénales est toutefois inéluctable.»

Quand les reins ne remplissent leur fonction qu'à 15%, le patient doit être dialysé. «Je ne me suis jamais dit que j'allais passer par là. Je n'ai pas vécu avec cette épée de Damoclès au-dessus de la tête», continue-t-il. «Jusqu'à un examen avec le Dr Tataw (réd: chef du service de néphrologie du Réseau de l'Arc), qui me l'a annoncé. J'ai vraiment réalisé quand on m'a opéré pour créer la fistule.» Cet acte chirurgical consiste à lier une veine et une artère afin de faciliter la ponction et le pompage de la quantité de sang nécessaire à la dialyse.

Le petit plaisir du vendredi

Ainsi, depuis le 23 août dernier, Heinz Aemmer passe trois fois 3h30 par semaine à l'hôpital. «A compter du 1er avril, les séances dureront 4h», précise-t-il. «Au début, les trois matinées consacrées au traitement m'empêchaient de m'occuper du jardin que j'aime entretenir. Mais tout est une question d'organisation. Tous les matins, je me lève, je me dis que c'est une chance. Certaines personnes souffrent beaucoup plus que moi.»

L'habitant du Vallon suit son traitement avec philosophie. «Cela me permet de vivre, cela fait partie du jeu. Je viens ici volontiers, on s'occupe de moi, je suis en sécurité. Que demander de plus?» assure-t-il. «Je retrouve les mêmes personnes, j'ai désormais mes repères. Parfois, la première heure paraît un peu



Heinz Aemmer se soumet à la dialyse depuis un peu plus de six mois.

Emile Perrin

longue. Mais je pianote sur mon natel, c'est fou ce que le temps passe vite avec cet outil. Je ne regarde pas la TV, je le fais assez à la maison. Je l'ai allumée une fois, pour l'élection au Conseil fédéral. J'aime aussi lire les journaux, je découpe les pages.» Questions de confort, pour ne pas trop bouger le bras dans lequel se trouvent les aiguilles. «Je ne suis pas attaché. Je ne suis pas impatient que cela se termine. Quand je sors d'ici, je me dis: «Tiens, une dialyse de plus qui s'est bien passée.»

Changement de loi

Celle de la fin de semaine est un peu délicate, car elle lui octroie deux jours de pause avant la séance suivante. «J'aime le vendredi. En sortant, je vais boire un café à Saint-Imier. C'est mon petit plaisir, le week-end a une saveur particulière.»

Comme tous les patients souffrant d'insuffisance rénale, Heinz Aemmer est sur une liste d'attente pour recevoir cet organe. «Quand j'ai commencé le traitement, j'ai eu un peu de peine à m'y faire. J'ai toutefois rapidement réalisé que je n'avais pas le choix en attendant une greffe.» Ce que l'un de ses proches lui a proposé. «Ma conscience m'empêche d'accepter un organe de quelqu'un de vivant, que je le connaisse ou non. J'irais probablement très bien, mais je pense à d'éventuelles complications pour le donneur», argue-t-il.

«Nous sommes nombreux à attendre. Je suis parfaitement conscient de mon âge, et si un patient de 40 ans est compatible avec un donneur, il doit passer avant moi. C'est tout à fait normal qu'il soit prioritaire», prolonge Heinz Aemmer. «Je ne

cache pas que j'attends une greffe. Je sais qu'il faut être patient. Mais la législation va changer en 2026, avec l'introduction du consentement présumé. J'ai déjà passé des examens préalables. Les spécialistes m'ont dit que j'étais le patient idéal. Je ne suis pas en surpoids, je ne bois ni ne fume. Cela donne de l'espoir. J'y crois dur comme fer. Je sais que j'aurai un rein, dans deux ans, trois dans le pire des cas. Peut-être même avant.»

Une fois que cette étape sera franchie, Heinz Aemmer pourra voir du pays. «Je suis à la retraite depuis huit ans, je suis toujours en vacances. J'ai assez parcouru le monde et cela ne me manque pas», relève-t-il tout en évoquant toutefois cette perspective. «Mon épouse a été agente de voyage toute sa vie. Elle choisira la destination.»

Sensibiliser contre une maladie silencieuse et favoriser le dépistage

Ce jeudi marque la 19e édition de la Journée mondiale du rein. Cette année, elle est assortie d'un volet mettant l'accent sur la sensibilisation à l'importance de cet organe. «Environ 850'000 millions de personnes sur terre – soit environ 10% de la population mondiale – souffrent d'une insuffisance rénale», entame le Dr Jamas Tataw, chef du service de médecine interne et de néphrologie au Réseau de l'Arc. «Le premier objectif consiste à promouvoir un accès équitable aux soins. C'est le cas aussi dans un pays comme le nôtre, où les zones «rurales» sont parfois oubliées.»

La volonté de sensibilisation vise tout le monde. «L'insuffisance rénale

constitue un fardeau de santé publique», relance le praticien. «C'est une maladie silencieuse, qui ne se caractérise pas par des problèmes respiratoires ou des douleurs. Des symptômes, notamment les yeux qui gonflent, la perte de l'appétit ou des démangeaisons cutanées, peuvent apparaître. Ils résultent d'une accumulation des «déchets» dans l'organisme. A ce moment-là, les fonctions rénales sont déjà affectées. L'objectif consiste à détecter une insuffisance rénale le plus tôt possible.»

Outre la sensibilisation du public, ce sont surtout les médecins généralistes qui ont un rôle clé à jouer. «Un taux élevé de créatinine dans le sang ou de protéines dans les urines sont deux mar-

queurs qui doivent être analysés et surveillés», reprend James Tataw. «Le dépistage est primordial. Il concerne en premier lieu les personnes de plus de 45 ans, celles qui souffrent d'hypertension, de diabète, de maladies auto-immunes et celles dont les parents ou les frères et sœurs souffrent de cette pathologie. Un dépistage précoce permet de mettre en place une médication à même de freiner la déficience rénale.»

Le choix du patient

«De manière générale, il n'y a pas davantage de problèmes rénaux dans la population, mais des efforts ont été réalisés dans le dépistage», relance le néphrologue. L'insuffisance ré-

nale est souvent assimilée à la dialyse. Un traitement qui concerne les patients dont les organes ne remplissent leur fonction qu'à 10 à 15%. On parle alors d'insuffisance terminale. A ce stade, trois thérapies sont possibles. «La transplantation est celle qui permet de vivre plus longtemps et qui induit le moins de complications. Mais si le donneur ne provient pas de la famille proche, il faut attendre trois ou quatre ans en moyenne pour en trouver un», précise James Tataw. «Les deux autres options sont l'hémodialyse et la dialyse péritonéale. La première se déroule généralement trois fois par semaine. Durant environ quatre heures, le sang du patient est

prélevé pour être filtré de manière artificielle. La seconde consiste à injecter un liquide dans la cavité abdominale à travers un cathéter. Le péritoine, membrane qui tapisse les parois de l'abdomen, fait office de rein artificiel.» Cette dernière méthode possède le grand avantage de pouvoir être pratiquée à domicile – en EMS ou en institution – et en autonomie. Le Réseau de l'Arc est en train de lancer ce processus. Sur les 22 patients qui sont dialysés par l'établissement, deux ou trois d'entre eux sont prêts à se lancer dans la pratique. «Le choix du traitement appartient toujours au patient. La méthode ne dépend pas de l'état de ses reins», termine James Tataw.